

Élodie Hommel, *L'imaginaire au fil des pages. Lectures de science-fiction et fantasy chez les jeunes adultes*

Tatiana Daligault

Les jeunes générations ne liraient plus. Ou du moins, liraient moins. Loin de se satisfaire de ce poncif qui revient cycliquement dans des discours politiques et médiatiques plus ou moins alarmistes, Élodie Hommel s'inscrit dans les pas d'une sociologie de la lecture soucieuse de dépasser les résultats des enquêtes quantitatives présentant une désaffection des jeunes générations pour la lecture¹. En partant du constat que les lectures de romans compris sous la catégorie éditoriale « littératures de l'imaginaire » (« science-fiction, fantasy et une partie du fantastique », p. 10) n'ont cessé de progresser chez les jeunes adultes, Élodie Hommel propose une analyse de ce « succès paradoxal » chez les jeunes générations. Pour ce faire, elle s'appuie sur une enquête qualitative menée entre 2014 et 2015, dans le cadre de sa thèse de sociologie², qui combine l'étude de l'offre éditoriale française de ces littératures et des entretiens semi-directifs auprès de 40 lectrices et lecteurs âgés de 20 à 35 ans.

Dans le premier chapitre, la sociologue revient sur l'histoire et les multiples définitions données à la science-fiction et à la fantasy, sans pour autant se positionner dans un « débat définitionnel d'ordre littéraire » (p. 26). Son objectif est de montrer comment les critères historiques et conceptuels mobilisés par différents théoriciens portent des enjeux de légitimation. En confrontant les courants, l'auteure souligne la difficulté de définir les genres littéraires et se propose plutôt d'analyser l'édition française de « littératures de l'imaginaire ». Cette appellation indigène rend compte d'une « réalité éditoriale qui privilégie l'intégration » (p. 59) au sein d'une catégorie englobant science-fiction et fantasy. Adopter comme point d'entrée les catégories éditoriales proposées aux lectrices et lecteurs dans les rayonnages permet de situer leurs pratiques et leurs réceptions au sein d'une offre éditoriale foisonnante. À tel point qu'eux-mêmes n'ont pas toujours les clés pour s'y retrouver, ce qui peut les conduire à une catégorisation profane de leurs lectures, voire un refus de catégorisation qui serait une « entrave au plaisir de la lecture » (p. 106).

Le deuxième chapitre est justement consacré aux expériences de lecture, avec une attention particulière portée à la spécificité des littératures de l'imaginaire, à savoir « une tension permanente, un équilibre délicat, entre imaginaire et réalisme » (p. 61). Alors que la fonction de divertissement est unanimement mentionnée par les lectrices et lecteurs interrogés, elle est rejointe par l'évasion du quotidien – à distinguer de l'échappatoire – dans les raisons premières de lire de la science-fiction et/ou de la fantasy. Sortir du quotidien par la « projection dans un espace ou un temps différent » (p. 65) demande une immersion réussie dans le monde fictif, portant son lot d'émotions (« du rire aux larmes », p. 71). Or Élodie Hommel rappelle qu'elle peut être empêchée par plusieurs obstacles : des éléments structurels et textuels qui rendent la lecture moins fluide ou le récit difficile à comprendre, des procédés littéraires qui conduisent « à "faire sortir" le lecteur du monde fictif » (p. 70), mais aussi des conditions de lecture inadaptées. Lorsque les circonstances sont favorables, dans « les rapprochements entre monde imaginaire et monde réel se jouent les dimensions éthiques et didactiques de la lecture » (p. 78) qui passent par l'approfondissement de connaissances

¹ Comme ont pu le faire, il y a maintenant 25 ans, Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Détrez dans leur ouvrage *Et pourtant, ils lisent...*, Paris, Seuil, coll. « L'épreuve des faits », 1999.

² Hommel Élodie, *Lectures de science-fiction et fantasy : enquête sociologique sur les réceptions et appropriations des littératures de l'imaginaire*, Thèse de sociologie, Université de Lyon, 2017.

scientifiques, l'apprentissage linguistique ou encore, la découverte de nouveaux modèles comportementaux et une réflexion sur ses propres valeurs.

Dans le troisième chapitre, Élodie Hommel se concentre sur la (dé)matérialité du livre pour penser ces expériences de lecture. Modalités d'acquisition, critères visuels, formes sérielles, conseils de l'entourage ou de critiques littéraires sont autant de paramètres qui influent, à des degrés variables, sur les sélections de lecture. Lorsque les lectrices et lecteurs investissent dans des livres physiques, l'objet peut devenir de décoration ou de collection ; surtout, « la possession des livres est liée à des enjeux affectifs » (p. 115). Cela n'empêche pas certains de s'adonner également aux lectures numériques qui facilitent l'accès aux versions originales et à des œuvres inexistantes en format papier. L'auteure, afin de mieux comprendre les enjeux de circulation, diffusion et usages des biens culturels sur Internet, propose un élargissement salutaire de son objet de recherche aux films et séries, productions culturelles visionnées par les individus enquêtés.

La sociologue s'intéresse ensuite, dans le quatrième chapitre, aux parcours de lectrices et lecteurs de littératures de l'imaginaire en reprenant la notion de « carrière »³. Si une majorité relate être entrée dans la pratique au collège, une partie aurait commencé dès l'école primaire et une « petite partie » plus tardivement. Les intermédiaires, famille et/ou pairs, jouent un rôle déterminant dans la découverte du genre, par une socialisation familiale précoce à la lecture ou par la culture des pairs, celle-ci étant aussi animée par des phénomènes de mode. Les productions audiovisuelles peuvent également initier au genre. En revanche, l'institution scolaire ne tient qu'un rôle marginal dans cette initiation. Quant aux œuvres abordées, les premières lectures apparaissent surtout comme des « romans d'apprentissage des littératures de l'imaginaire » (p. 138) constitués de peu de titres, devenant un « bagage commun » pour ces lectrices et lecteurs. Lors de l'avancée en âge, l'étape d'exploration amène à multiplier les lectures, les goûts s'affirment et les manières de lire se transforment. Le temps peut venir à manquer à cause des études, de contraintes professionnelles ou d'autres loisirs. Pour boucler la boucle, les lecteurs et, plus souvent, les lectrices peuvent transmettre à leur tour leurs goûts pour les littératures de l'imaginaire à des non-initiés.

Que ce soit dans les expériences de lectures ou les parcours de lectrices et lecteurs, les trajectoires scolaires et professionnelles ainsi que le genre des individus conduisent à des variations interindividuelles qu'Élodie Hommel approfondit dans le cinquième chapitre. En partant des stéréotypes véhiculés autour de la science-fiction et de la fantasy – et qui se retrouvent dans les discours des enquêtés –, elle montre comment se construisent des modes de lectures et des appropriations différenciées des récits fictionnels. Malgré une communauté de « scientifiques » qui ont des lectures communes de romans de science-fiction, les littératures de l'imaginaire, et plus spécifiquement la science-fiction, ont pour particularité d'avoir un « lectorat hybride » composé de « scientifiques littéraires » et de « littéraires scientifiques ». Autres stéréotypes questionnés : la science-fiction serait l'apanage d'un lectorat masculin et la fantasy d'un lectorat féminin. Si, en majorité, les lectrices et lecteurs rencontrés par la chercheuse lisent indifféremment de la science-fiction et de la fantasy, des différences apparaissent dans les discours sur ce qui est apprécié ou non dans les récits (rapport à la violence, rapport à la science, rapport à la romance) selon le genre des jeunes enquêtés, leur classe sociale, leur capital culturel et, en corrélation, leur sensibilisation aux enjeux des inégalités sociales.

³ Théorisée en premier lieu par des sociologues américains (Everett Hughes, puis, dans ses pas, Howard S. Becker et Erving Goffman), la notion a été reprise et retravaillée par bon nombre d'autres chercheurs dans différents champs de la discipline.

Dans le sixième chapitre, la sociologue poursuit l'étude de la constellation des pratiques autour de la science-fiction et de la fantasy. Sous la désignation par les lectrices et lecteurs d'une « culture de l'imaginaire » se cachent en effet une forte transmédiaticité mais aussi une « communauté d'amateurs réunis autour du goût pour les univers imaginaires, et les pratiques de sociabilité qui y ont trait » (p. 217). Les multiples supports médiatiques (audios, audiovisuels, ludiques, mais aussi écrits sous d'autres formats, y compris amateurs) se complètent ainsi pour « prolonger le plaisir du récit » (p. 214). Il existe malgré tout des hiérarchies culturelles entre et au sein des différentes pratiques qui y sont associées selon l'âge, le genre, le parcours et le capital culturel des individus. Pour exemple, alors que la vidéo est « le type de média qui connaît le plus de succès » (p. 199), les sorties au cinéma sont une pratique distinctive des classes moyennes et supérieures de par le prix des entrées. La lecture de bandes dessinées, quant à elle, est surtout propre aux jeunes enquêtés et « reste souvent considérée comme moins légitime que le roman » (p. 201). Ainsi, fortes de titres emblématiques fédérateurs pour une même génération (née dans les années 1980-1990), science-fiction et fantasy permettent des sociabilités plus ou moins fortes avec des échanges qui dépendent aussi du niveau d'expertise des différents interlocuteurs.

Dans le septième et dernier chapitre, Élodie Hommel analyse les potentialités et stratégies de distinction, voire de « micro-distinction », des lectrices et lecteurs. Cette distinction passe surtout par la maîtrise et l'intériorisation de la « hiérarchie de légitimité interne » au genre qui se baserait sur deux critères principaux : la difficulté de lecture d'un ouvrage et son caractère « commercial ». « L'enjeu étant de ne pas lire "comme tout le monde" » (p. 250), le choix des titres lus est particulièrement important, ainsi que les manières de lire qui dépendent en grande partie des capitaux culturels des lectrices et lecteurs. Ces lectures peuvent aussi constituer un capital culturel pour des lectrices et lecteurs de classes populaires, tout particulièrement lorsque « le fait de lire, peu importe quoi, constitue alors à lui seul un critère de distinction par rapport à d'autres individus » (p. 257).

La construction de l'ouvrage peut sembler parfois décousue (le chapitre 5 prolonge le chapitre 2, le chapitre 6 approfondit des éléments développés dans le chapitre 3...) et très académique, ce qui provoque, à la lecture de certains passages, un sentiment de longueur ou de répétition. Cela n'entache pourtant en rien la grande qualité du travail mené par Élodie Hommel qui offre une analyse riche et complète de son objet de recherche, considérant les multiples caractéristiques sociales, parcours scolaires et professionnels et pratiques culturelles des enquêtés, n'oubliant à aucun moment de mentionner les limites de sa recherche. L'attention particulière portée aux matériaux empiriques, avec la mobilisation constante de verbatims, et aux définitions de chaque notion mobilisée montre toute la rigueur du travail accompli et le souci de rendre compte le plus justement et finement possible des expériences de lectures des littératures de l'imaginaire dans tout ce qu'elles ont de commun avec d'autres pratiques mais surtout dans leurs spécificités.